

# Le fou

Mais comment en suis-je arrivé là ! Bâillonné, ligoté, enfermé, moi... moi qui ne rêvais que de liberté !

Je crois que tout commence le jour où un besoin nouveau me délivre de l'engrenage infernal de la société et me pousse sur le chemin de la vie buissonnière.

Fuir sans bruit, sans trace, comme la fumée d'une cigarette.

Les dés sont jetés. Je vais m'éloigner des tricheurs, des menteurs, des profiteurs, des voleurs de rêves, des voleurs de vies, des innommables qui fondent sur le malheur des autres, leur empire cousu d'or.

Un ensemble de mesures est nécessaire pour édifier, en quelque sorte, une passerelle entre ma première vie et cet avenir que j'imagine céleste.

La vente de mon appartement ouvre la voie à mon projet. La machine est sur les rails. Rien ne peut l'arrêter. Billet en main, je file vers ma destinée.

Une somme coquette remplace mon T3 haut perché dans un quartier de Marseille.

Rideau ! plus de vue, ni sur la mer, ni sur le monde. Rideau sur la vue que je ne veux plus voir.

Au loin l'agitation quotidienne. Sous cloche les bruits inutiles. Paix aux oreilles. Mon agenda affiche silence.

Un brocanteur se charge d'emporter meubles et tout le fourbi. Ma voiture trouve en mon voisin un pilote meilleur que moi. Et mon vélo, enfourché par un chevanapan, quitte soudainement le mur contre lequel je l'avais laissé.

Mon patron reçoit une lettre de démission. Aux oubliettes le pointage, les heures supplémentaires, les réunions, les semaines sans fin, les lundis mous, les sourires à machin, la pause de 10h...

Mon histoire s'effiloche et se disperse aux quatre vents. Le feu, en dévorant tous mes papiers d'identité, réduit en cendres mes traces administratives. Adieu la paperasse structure de civilisation moderne !

Mon banquier s'insurge, manie son stylo tel un fouet. Coriace comme un nerf de bœuf, le dompteur de billets ! Il veut faire prospérer mon magot, me conseille de le placer, de le déplacer... Des bébés-magots allaient naître et grossir...

C'est avec une immense déception et à grand regret qu'il le place dans ma poche.

Mon plan se déroule comme prévu. Mon passé reste en gare. Je m'éloigne. J'ai fait le vide. Je ne suis plus rien.

Je marche, et marche encore...

Le vent me pousse vers mon Eldorado.

Mais alors, comment en suis-je arrivé là ?... Bâillon-

né, ligoté, saucissonné, rôtitonné, moi... moi qui ne rêvais que de liberté.

En partance vers l'inconnu, les plus tendres souvenirs, ceux qui restent accrochés au cœur, défilent au rythme de mes pas.

L'image bienveillante de mes pauvres parents, que je sais au paradis, se dessine dans mon esprit, me donne du courage. Un père et une mère, c'est un peu comme deux jambes, vaut mieux les avoir pour bien avancer ! Et ma fuite s'en trouve plus sereine.

Puis mes femmes, ou plutôt mes trois femmes... Elles aussi se mêlent à mes souvenirs. Elles sont entrées dans ma vie, je ne sais trop comment, puis ont fait comme dans la chanson « trois petits tours et puis s'en vont. »

La première, un véritable petit bijou, que dis-je : une perle ! Mais une cleptomane. Impossible de l'empêcher de voler. Rien à faire, truquer était dans ses gènes, et la gêne n'était pas son truc. Le doigt agile escamotait tout ce qui se présentait. Larcin en poche, elle filait mignonne comme si de rien n'était. Lui donnait-on le bon Dieu sans confession, elle emportait la croix.

Le comble ! Un voyou me l'a volée.

Une belle équipe qu'ils doivent faire tous les deux ! Je peux en témoigner, car un malheur n'arrivant jamais seul, ma carte bleue suivit les deux escrocs.

Le monde ne s'écroula pas pour autant, juste un peu d'éboulis dans ma tête, que le temps, en bon médecin, finit par soulager.

La deuxième, une couturière. Jolie comme une prune, une petite reine, une reine-claude. Mais les beaux fruits ont cette particularité de plaire à tout le monde, et la prune changea de panier. Son départ me laissa un noyau difficile à digérer. Heureusement, la terre est un immense verger. Les fruits ne sont pas tous défendus et à nouveau je croquai la pomme.

La troisième, une infirmière. Le blanc lui allait si bien qu'à force de le porter, elle finit par en être dégoutée. Elle changea de couleur et partit avec un Noir.

Et voilà... de filles en aiguilles, je me retrouve à marcher seul sur cette route, en jetant dans le fossé l'eau trouble de mes pensées.

Mon ombre s'étire puis se fond dans la nuit  
Mon ombre n'est plus, je suis la nuit  
On ne peut plus me voir  
Je disparaiss dans le noir

Mais alors, comment en suis-je arrivé là ? Bâillonné, ligoté, momifié, bibendumisé, moi... moi qui ne rêvais que de liberté !

Je marche en direction des nuages  
Mon chemin traverse des orages  
Je suis le vent, je suis la pluie  
Mes pas se perdent dans l'oubli  
Les heures sont chaudes  
Les heures m'éloignent  
Les montagnes approchent

Je suis à deux pas de ma nouvelle vie.

Les Alpes-de-Haute-Provence cachent, dans leurs replis, quelques cabanes de berger. L'une d'elles, abandonnée depuis longtemps, devient mon habitation secrète, mon royaume, mon paradis.

Quatre murs en pierres sèches, un toit paré de tuiles brûlées de soleil : voilà ma cabane !

Les oiseaux, en bons voisins, accrochent leurs mélodies aux ailes du vent. Le mauvais temps parfois, à grandes secousses, chasse dans la région. L'heure est alors aux abris, la porte de bois arrête ses attaques.

Nous sommes faits pour nous entendre  
Nous sommes silence  
Nous sommes faits l'un pour l'autre  
Nous sommes sauvages.

Un semblant de volet jette son ombre sur une lucarne nue.

Une cheminée dresse sa hotte dans un angle. À l'opposé, une source discrète se faufile entre deux pierres auréolées de salpêtre.

Un nécessaire réduit au minimum, tout l'équipement du parfait campeur prend place sur des étagères.

Quand on coupe les ponts avec la société, la vie s'endort, un rien suffit.

Mis dans la confiance, le boulanger du village le plus proche, rechigne, puis accepte mon marché. L'argent ouvre bien des portes, et notre contrat rédigé à poignées de mains, contente l'un et l'autre.

C'est ainsi qu'une fois par semaine, miches, fougasses, tartes et autres petites fantaisies, voyagent de la boulangerie vers un garde-manger savamment niché dans les branches d'un vieux chêne. Le boulanger au cours de sa tournée, livre sa marchandise et se paye de quelques euros dissimulés sous une pierre. Et moi, comme des friandises dans un sapin de Noël, je cueille mes trésors.

Plus dur est de convaincre le caviste. C'est que 400 bouteilles de vin à livrer à dos d'âne représentent une sacrée entreprise. La liasse de billets fait naître un accord. Le vin est livré. L'armée de bouteilles, prête à tirer ses bouchons, assiège une partie des murs.

Les secondes traînent  
Le temps s'arrête  
La solitude pèse  
Des regrets naissent

Mais alors, comment en suis-je arrivé là ? Bâillonné, ligoté, fagoté, tuyau depoilisé, moi... moi qui ne rêvais que de liberté !

Je suis seul  
Mon chemin se termine dans une impasse  
Je suis seul  
La chance m'a quitté, je perds et passe.

Qu'ai-je fait de ma vie ? Tout en continuant ne s'est-elle pas arrêtée, comme un stylo sans encre poursuit son chemin d'écriture sans laisser de trace ?

Lorsqu'une voiture change brusquement de cap, il arrive parfois qu'elle dérape, et se retrouve dans le fossé.

Le conducteur surpris se demande comment diable il a pu faire son compte ?

Si l'on n'y prend pas garde vivre en reclus mène à une sorte de dépression. Mon dérapage vient de là. Un changement brutal de cap.

Le poids de l'ennui agit comme un poison. Le pinard joue le rôle d'un faux ami venu nous consoler.

S'il nous tend la main, c'est pour mieux nous lâcher.

Ami des grands jours, ennemi de ma vie, que puis-je en faire sinon le boire ? Le vin trompe la solitude, se déguise en confident, derrière cette entente se dissimule le serviteur de la déchéance. On trinque avec soi-même, à la tienne Étienne, jusqu'à la lie, « jusqu'hallali ».

L'alcool a ce pouvoir magique de modifier notre environnement, l'illusion est son jeu favori.

Ce matin-là, noyé de vin, j'entreprends une balade hasardeuse.

Un brouillard anormal, un brouillard de contrefaçon s'est installé dans la région. Mettre un pied devant l'autre relève de la plus haute prouesse.

Au jeu de colin-maillard, la chance de devenir le champion me semble compromise. En l'espace d'une seconde, je disparaiss... dans un trou.

Prisonnier comme une fleur dans un soliflore, immobilisé pendant des heures, je fulmine, rumine, rit, pleure, tente de me dégager, efforts sans gloire, je m'endors épuisé.

À mon réveil, le brouillard sans doute satisfait de sa farce, s'en est allé vers d'autres lieux. Une de ses victimes, en l'occurrence moi-même, se trouve fort dépourvue la

clarté revenue. La question n'est pas de savoir comment je suis entré dans ce trou, mais comment je vais m'en sortir ? D'autant qu'à ma terrible déconvenue, il faut ajouter un mal de crâne à rendre jaloux tous les migraineux de la terre.

Ma position, pourtant dramatique offre un certain avantage. Ce n'est pas tous les jours que l'on se retrouve la tête à fleur de sol. L'univers vu avec un œil de marmotte sortant de son trou, semble plus vaste. Je me sens soudain tout petit.

Au loin, la montagne rocailleuse touche le ciel du bout de ses mélèzes. Sur ses flancs, des chalets montrent leurs pans de toiture argentés.

Plus proches, les prairies abandonnent leurs herbes folles au monde stridulant des insectes. Quelques saute-relles, voltigent sur mon crâne, ou s'assoient sur le bout de mon nez. Des fourmis trottinent sur mon visage, me chatouillent les lèvres, et se retrouvent en un souffle éjectées comme des malpropres. Des mouches collantes comme... comme des mouches, s'agglutinent, me démangent le front. Je crie « Baygon » à mon secours ! en secouant la tête, mais rien à faire, elles s'entêtent. J'abandonne, tente d'oublier mon supplice en regardant des pommiers ornés de fruits mordorés et de bouquets de gui.

Je m'assoupis, me réveille. Mon corps endolori demande grâce. Je prie :

Sortez-moi de ce mauvais pas ! Une voix intérieure me répond :

– Tu as bu comme un trou, maintenant c'est le trou qui te boit.

Je m'assoupis, me réveille.

– Sortez-moi de ce mauvais trou !